

Une semaine, un livre

N°356, 3 Mai 2020

*L'incroyable et triste histoire de la candide
Erendira et de sa grand-mère diabolique*

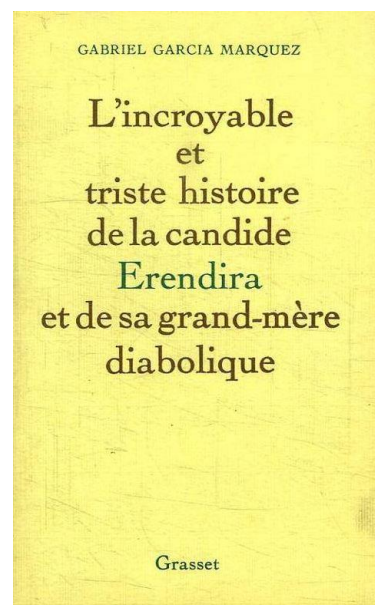
Gabriel Garcia Marquez

*La increíble y triste historia de la cándida Eréndira y de
su abuela desalmada*

Traduit de l'espagnol par Claude Couffon

1972, Grasset 1977

164 pages



La jeune Erendira vit avec sa grand-mère obèse et tyrannique. Un jour la jeune fille met le feu à la maison par mégarde. Pour qu'elle lui rembourse le préjudice, la grand-mère la force à se prostituer.

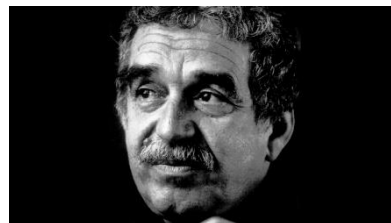
Le récit d'Erendira clôt ce recueil de sept nouvelles. Encore une fois, Gabriel Garcia Marquez trempe ses récits dans un bain de surréalisme onirique et baroque. Tantôt, c'est un vieil ange qui tombe du ciel, tantôt une odeur de roses qui vient de la mer, ou un noyé magnifique, le plus bel homme jamais vu dans le village, ou encore un charlatan ambulancier qui vend un remède contre les morsures de serpent. Ses nouvelles, qui se passent au bord de la mer, ou dans le désert, sont autant de moments dans lesquels l'imaginaire et l'histoire, le conte et la condition humaine se croisent et se fertilisent, autant de mondes poétiques dans lesquels la réalité et le rêve n'ont pas de frontière. Des mondes où l'amour est toujours présent mais la violence et la haine aussi, comme dans *De l'amour et autres démons* ou *Mémoires de mes putains tristes* (une semaine un livre n°64).

L'histoire d'Erendira a fait l'objet d'une adaptation cinématographique par Ruy Guerra en 1983 avec la jeune Cláudia Ohana, Irène Papas, Michael Lonsdale et Rufus !

Gabriel Garcia Marquez excelle dans ces courts textes comme il excelle dans ses longs romans qui culminent avec *Cent ans de solitude* (1967). Il n'a pas besoin de nombreuses pages pour raconter des histoires extravagantes, fruits de la conjonction de son esprit fécond et de la folie de tout un continent.

.....
Éléments biographiques :

Gabriel Garcia Marquez est né en 1927 à Aracataca en Colombie et mort à Mexico en 2014. Fils aîné de onze enfants, il est élevé par ses grands-parents. Son grand-père est un colonel très respecté et cultivé et sa grand-mère est d'origine indienne. Il reçoit une forte influence de l'un comme de l'autre, un mélange de culture occidentale et de contes et superstitions populaires. Il commence à écrire très jeune et un de ses poèmes est publié en 1944. Il étudie le droit à l'université nationale de Colombie mais c'est la littérature qui l'intéresse et ses nouvelles sont publiées régulièrement. Il commence à travailler comme journaliste. Il a publié dix romans, quatre recueils de nouvelles et de contes. Il a reçu le prix Nobel en 1982.



Une semaine, un livre

Extraits :

Tous deux observèrent le corps tombé avec une stupeur muette. Il était vêtu comme un chiffonnier. Il lui restait à peine quelques effilochures déteintes sur son crâne pelé et quelques rares dents dans la bouche, et sa lamentable condition de vieux pépé trempé jusqu'aux os l'avait dépourvu de toute dignité. Ses ailes de grand charognard, sale et à demi déplumé, étaient enlisées à jamais dans la boue. Ils l'observèrent tellement, et si attentivement, que Pelayo et Elisenda se remirent très vite de leur surprise et finirent par trouver l'inconnu familier. Alors ils s'enhardirent à lui parler et il leur répondit dans un dialecte incompréhensible mais avec une belle voix de navigateur. Ils oublièrent donc l'inconvénient des ailes et conclurent avec bon sens qu'ils étaient en présence d'un naufragé solitaire étranger dont le bateau avait chaviré dans la tempête. Pourtant, ils firent signe à une voisine avertie des choses de la vie et de la mort, laquelle, dès le premier coup d'œil les détrompa :

– C'est un ange, leur dit-elle. Il venait sûrement pour le petit, mais le pauvre est si âgé que la pluie l'a flanqué par terre.

(Un monsieur très vieux avec des ailes immenses)

.

Ce soir-là, on ne sortit pas travailler au large. Tandis que les hommes vérifiaient s'il ne manquait personne dans les villages voisins, les femmes restèrent à s'occuper du noyé. Elles le décrottèrent avec des tampons de crin végétal, débarrassèrent ses cheveux de leurs broussailles sous-marines et décollèrent les rémoras avec des couteaux à écailler. Elles constatèrent bientôt que la végétation qui le couvrait appartenait à des océans lointains et à des eaux profondes, et que ses vêtements étaient en lambeaux, comme s'il avait navigué à travers des labyrinthes de corail. Elles notèrent également qu'il subissait sa mort avec fierté, car il n'avait pas l'air esseulé des noyés en mer, ni la mine sordide et pauvrete des noyés de rivière. Mais ce fut quand la toilette fut terminée qu'elles prirent conscience de la véritable classe du mort, et elles en eurent le souffle coupé. Non seulement c'était l'homme le plus grand, le plus fort, le plus viril et le mieux pourvu qu'elles eussent jamais contemplé, mais plus elles le regardaient et plus il débordait du cadre de leur imagination.

(Le noyé le plus beau du monde)

.

À l'aube, quand le vent cessa enfin, quelques gouttes de pluie grosses et isolées se mirent à tomber qui éteignirent les derniers brandons et durcirent les cendres fumantes de la demeure. Les gens du village, Indiens pour la plupart, essayaient de récupérer les restes du désastre : le cadavre carbonisé de l'autruche, les montants du piano doré, le torse d'une statue. L'aïeule regardait avec une désolation impénétrable les débris de sa fortune. Eréndira, assise entre les deux tombes des Amadis, ne pleurait plus. Quand l'aïeule se fut convaincue qu'il restait vraiment peu de choses intactes dans les décombres, elle contempla sa petite fille avec une pitié sincère :

— Ma pauvre chérie, soupira-t-elle. Ta vie ne sera pas assez longue pour me payer ce préjudice.

Elle s'y occupa le jour même, sous le fracas de la pluie, quand elle la conduisit auprès du boutiquier du village, un veuf maigre et prématuré, réputé dans le désert pour payer un bon prix la virginité.

(L'incroyable et triste histoire de la candide Eréndira et de sa grand-mère diabolique)